

## **Du théâtre amateur à la restauration, une affaire** **Harry Rubins — Le Stage Dinner Theatre**

Vincent Glorioso, Marie-Louise Paquette and Michel Vaïs

Number 38, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27911ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Glorioso, V., Paquette, M.-L. & Vaïs, M. (1986). Du théâtre amateur à la restauration, une affaire : Harry Rubins — Le Stage Dinner Theatre. *Jeu*, (38), 181–183.

# du théâtre amateur à la restauration: une affaire

harry rubins — le stage dinner theatre

*Anglo* est la dixième production présentée au restaurant-théâtre la Diligence par notre compagnie, où nous en donnons environ quatre par an, pendant dix à douze semaines chacune. C'est aussi le spectacle qui a duré le plus longtemps dans l'histoire du théâtre anglophone à Montréal: trente-trois semaines. Cette pièce, basée sur un *best-seller*, *The Anglo Guide to Survival in Quebec*, a été jouée à guichets fermés. Elle résulte d'un travail commandé par notre maison de production, Fullhouse Productions, en 1984, à des paroliers, des dialoguistes, des chorégraphes, des musiciens. Après huit à neuf mois, nous avons produit ce dérivé du livre, et nous en sommes très satisfaits.

Personnellement, je suis restaurateur. Je possède la Diligence et huit autres restaurants avec mon frère Sam, si bien que nous avons une certaine réputation dans ce milieu. J'ai aussi une expérience théâtrale, ayant créé un groupe d'amateurs à Montréal il y a douze ans, qui s'appelait The Beth Tikvah Players. Nous présentions des comédies musicales. J'ai eu l'idée un jour de faire du dîner-théâtre dans un de mes restaurants. Il n'y en avait pas encore à Montréal, mais j'avais vu cela à New York et à Toronto. Tous les éléments étaient donc réunis pour lancer la formule à Montréal: une grande expérience de la restauration, un lieu exceptionnellement bien situé et une bonne connaissance de la production théâtrale. J'ai donc plongé, en créant les Fullhouse Productions spécialement à cet effet, et nous avons produit, comme premier spectacle, en 1983, *Plaza Suite* de Neil Simon.

La première année, ça n'était pas facile. Nous avons pensé mettre fin à l'expérience parce que les productions coûtent cher et que nous ne pouvons recevoir que peu de gens à la fois. Pour faire nos frais, il nous faut absolument jouer à guichets fermés. Or, la première saison, la participation du public était *bonne*, mais pas exceptionnelle. Aussi, nous avons cherché à améliorer notre produit, en passant d'un statut semi-professionnel à un statut totalement professionnel. Tous nos acteurs aujourd'hui sont membres de l'Actor's Equity. Or, si le talent des acteurs et la qualité des spectacles se sont accrus, il en a été de même pour les coûts de production; mais à la longue, l'entreprise a tout de même été plus rentable. Aujourd'hui, nous avons une compagnie professionnelle qui joue à la Diligence/le Stage Dinner Theatre, et dont les spectacles se comparent en qualité à ceux de n'importe quel théâtre, anglais ou français, à Montréal. Nous sommes non seulement heureux de nos résultats après deux ans, mais prêts à ouvrir un deuxième et un troisième dîners-théâtres, l'un dans la région de Montréal et l'autre à Ottawa (où *Anglo* serait notre premier spectacle).

La plus grande partie de notre personnel — directrice artistique, concepteur musical,



Sylvie Boucher et Armand Laroche dans *Anglo*, un des grands succès du Stage Dinner Theatre, mis en scène par Joan Austen. Photo: Judy McBride.

responsable des costumes — est composée de Montréalais, qui travaillent chez nous à plein temps. Nos acteurs et nos metteurs en scène viennent aussi presque tous d'ici, bien qu'à l'occasion, nous devons aller faire passer des auditions à Toronto. Naturellement, nous aurions plus de choix si notre théâtre se trouvait à Toronto; parfois, nous avons du mal à compléter nos distributions avec d'excellents acteurs répondant exactement à nos besoins.

Les dîners-théâtres anglophones qui ont ouvert après le Stage ont profité de notre expé-

rience, et c'est très bien. Le Méridien offre une formule différente de la nôtre, puisque le repas est donné dans une salle à manger et que le spectacle a lieu dans une autre salle. Ça ressemble donc à ce qu'on peut trouver au Centaur ou au Saidye Bronfman. Les Masques, au Regence-Hyatt, offrent un produit comparable au nôtre, mais au centre-ville, donc à un prix beaucoup plus élevé. Nous ne sommes pas vraiment en compétition. Celles qui ont mis sur pied cette compagnie étaient chez nous cinq soirs par semaine la première année, pour bien étudier le système. Nous avons également été les premiers à faire des comédies musicales et aujourd'hui, elles font la même chose. Mais c'est très bien. Il nous faudrait davantage de vraie concurrence. Pas des tentatives éphémères, qui font beaucoup de tort au dîner-théâtre, mais des entreprises professionnelles stables («*legitimate, first quality*») qui aideraient au développement de ce genre de théâtre en donnant aux spectateurs l'envie de sortir plus souvent.

La seule raison pour laquelle il n'y a pas davantage de restaurants-théâtres, c'est que l'entreprise est difficile à bien faire fonctionner. Il faut une compagnie théâtrale bien administrée, un restaurant complet; la réunion de ces deux éléments constitue un produit original commercialisable.

À l'origine, nos spectacles attiraient un public 95% anglophone, car ils contenaient beaucoup de texte. Mais depuis que nous donnons des spectacles musicaux, nous constatons une plus grande affluence de francophones, bilingues évidemment. Aussi, nous avons commencé à mettre des annonces dans *la Presse* avec *Anglo*, où il y a beaucoup de français, si bien qu'aujourd'hui, notre public est de trente-cinq à quarante pour cent francophone. Les Québécois à l'esprit ouvert, qui ne sont pas trop conservateurs, s'amuse bien à *Anglo*. C'est un spectacle à la fois original, qui arrive au bon moment, avec un contenu socio-politique intéressant qui touche directement notre public, et présenté dans un style divertissant et agréable.

Comme producteur, je n'ai pas vraiment d'opinion sur le théâtre anglophone à Montréal. Je mène mes propres affaires. J'imagine que les vrais amateurs de théâtre vont plutôt au Centaur, tandis que nos clients sont à la recherche d'une «*sortie*»; ils ne sont pas très exigeants ou critiques à l'égard de la pièce. Ils veulent prendre un bon repas, s'amuser et passer une bonne soirée. («*Having a few laughs, nice dinner, going home, and that's the end of it.*»)

Nous sommes très satisfaits des médias, dans les deux langues, qui couvrent bien nos spectacles. Même si nous ne sommes pas toujours d'accord avec les critiques, nous les trouvons très coopératifs. En fait, les critiques n'ont pas beaucoup d'influence sur notre public. Pour *Anglo*, notre meilleur succès, le plus important journal anglophone, *The Gazette*, nous a fait la critique la plus négative sous la plume de Marianne Ackerman. Le bouche à oreille compte davantage. Les critiques, même négatives, ont le mérite de signaler notre existence.